



Acquisition d'un vase de Gauguin pour le musée d'Orsay

Paul Gauguin (1848-1903)
Vase Atahualpa, dit aussi Vase porte-bouquet
Hiver 1887-1888
Grès, décor incisé, engobes colorés,
rehauts glaçurés et dorés, H. 23,1 ; L. 29 cm
Inscriptions : signature « P. Gauguin »
incisée à l'arrière ; « 73 » incisé sous la base
Musée d'Orsay



Le musée d'Orsay a acquis le 2 octobre 2018 en vente publique à Londres l'un des plus étranges vases de Gauguin, mais aussi l'un des plus emblématiques.

Comme le montrait la récente exposition *Gauguin l'alchimiste* au Galeries nationales du Grand Palais, l'artiste s'est adonné à des disciplines diverses, parmi lesquelles la poterie. Il crée ainsi à partir de 1886 des « sculptures céramiques » en grès. Durant les mois d'hiver, il fait naître sous ses doigts une production atypique et totalement nouvelle. En quête d'un retour aux sources et d'une irrégularité experte, il revient à la technique traditionnelle du colombin : des boudins de terre sont enroulés pour former le corps des vases. Il précise ensuite les formes et procède à des ajouts plastiques en plaçant une main à l'intérieur pour repousser la terre et l'autre à l'extérieur. Les céramiques de Gauguin conservent souvent une dimension utilitaire : malgré l'étrangeté de ses formes, il s'agit avant tout d'un vase à trois embouchures.

L'autre titre par lequel cette œuvre est connue, *Atahualpa*, apparaît dans un texte de Félix Fénéon publié à l'occasion de l'exposition de plusieurs œuvres de Gauguin à la galerie Boussod et Valadon à l'initiative de Theo Van Gogh (fin 1887- début 1888). Dernier roi des Incas, Atahualpa est déposé et assassiné en 1532 par le conquistador espagnol Francisco Pizarro. Fénéon invoque une source péruvienne due autant aux origines de Gauguin qu'aux références plastiques de l'œuvre. L'étrangeté du vase de Gauguin réside dans l'ablation de la calotte crânienne : toute la partie supérieure du visage

est remplacée par un trou béant, un vide d'autant plus angoissant que l'étonnant sourire contraste avec la violence de cette disparition. Fénéon met en exergue la dimension tragique de cette « tête de royal macrobe, quelque Atahualpa qu'on dépossède, la bouche déchirée en gouffre ». Le caractère insolite du vase explique qu'il n'ait pas trouvé preneur lors de l'exposition chez Boussod et Valadon. Invenu, il est probablement donné par Gauguin à son ami Émile Schuffenecker après l'exposition. En 1928, il est encore attesté comme appartenant à Amédée Schuffenecker.



Photos © Droits réservés

Gauguin puise à des sources diverses, souvent modestes (vases mexicains précolombiens, japonais, céramique vernaculaire européenne) pour produire une œuvre unique et dérangeante. L'association d'un visage lacunaire avec un sourire et un habit orné de papillons forment en effet un étonnant oxymore tels que les appréciaient Gauguin, et introduit une dimension comique voire grotesque dans l'œuvre. La raison de cette étonnante association pourrait se trouver dans son attrait pour les contraires : le visage masculin épais qui porte une discrète mouche incisée et une barbiche fournie, attributs virils, est par ailleurs doté d'une fossette et d'une tunique ajustée semée de papillons liés à un univers féminin et juvénile. Enfin, une connotation sexuelle de l'ouverture principale ne peut être écartée : elle évoque un sexe féminin que l'on retrouve quelques années plus tard au revers de l'iconique *Oviri* (musée d'Orsay).

L'absence des yeux ne permet pas de définir si le large sourire est signe de bonté ou de cruauté. Comme souvent dans la céramique de Gauguin, le visage se reconstitue en approchant la sculpture : dans la cavité intérieure aux parois inégales et bombées pourrait se lire un nouveau visage. L'étrangeté atteint son paroxysme au revers : Gauguin crée un être hybride doté de gigantesques oreilles dépourvues de pavillon et joue avec une grande maîtrise de la métamorphose et de la polysémie des formes. Le décor, comme souvent chez Gauguin, est d'une grande complexité technique – glaçure, engobes colorés, rehauts dorés. Le vase est ajouré entre les lèvres, dont la partie supérieure n'est reliée au vase que par les commissures.

Unique dans la production de Gauguin, ce vase remarqué par Félix Fénéon est devenu iconique. Étrange et radical, il vient heureusement compléter la collection du musée d'Orsay déjà riche de sept céramiques et offre un contrepoint passionnant au vase-autoportrait de Gauguin réalisé un an plus tard (*Pot anthropomorphe*, musée d'Orsay).